

Fig. 1 : Encore aujourd'hui, la cathédrale est un repère visuel qui domine les toits de la ville - Photo: Y. Codou.

Apt, cathédrale Sainte-Anne : histoire monumentale et valorisation patrimoniale

Yann CODOU¹ et Sandra POËZEVARA²

RÉSUMÉ

La cathédrale Sainte-Anne est encore un marqueur visuel majeur du paysage de la cité d'Apt. Par les multiples chantiers qui se succèdent en ces lieux le monument est un catalogue des styles qui marquent l'architecture provençale du XI^e au XVIII^e siècle. Tout au long de son histoire, le lieu de culte se transforme en relation étroite avec l'histoire des dévotions qui se développent autour des reliques qui y sont conservées. Cette empreinte des cultes des saints se matérialise par un riche trésor. L'importance de cet ensemble patrimonial se traduit aujourd'hui par une action de valorisation et de préservation dont témoignent les restaurations récentes de plusieurs tableaux du chœur.

Mots-clés : patrimoine, architecture, art roman, cathédrale, trésor, saint, dévotion.

TITLE

Apt, Sainte-Anne cathedral: monumental history and heritage enhancement.

ABSTRACT

The Sainte-Anne cathedral is still a major visual marker of the landscape of the city of Apt. By the multiple sites that have followed one another in these places the monument is a catalog of styles that mark Provençal architecture from the 11th to the 18th century. Throughout its history, the place of worship has been transformed into a close relationship with the history of the devotions which develop around the relics which are preserved there. This imprint of the cults of the saints is materialized by a rich treasure. The importance of this heritage ensemble is reflected today in an action of valorization and preservation as evidenced by the recent restorations of several paintings of the choir.

Keywords : heritage, architecture, roman art, cathedral, treasure, saint, devotion.

1. Maître de conférences HDR en archéologie médiévale, Université Côte d'Azur, CNRS, CEPAM, France.
2. Directrice du service patrimoine et musée de la ville d'Apt.

Aux origines de la christianisation de la cité

Étudier la cathédrale d'Apt nous introduit à la mise en place de la christianisation dans le « Pays d'Apt », notion territoriale qui reprend en partie les cadres chrétiens du diocèse. Les historiens de l'Antiquité tardive évoquent volontiers pour les IV^e-VI^e siècles la naissance d'une « Ville chrétienne ».

À Apt est attestée dès le début du IV^e siècle une communauté chrétienne. En 314, au concile qui est réuni à Arles à la demande de Constantin, sont présents *Romanus presbyter* et *Victor exorcista* de la cité d'Apt - *civitate Aptensium*. Il n'est pas possible d'affirmer que dès cette date la cité est le siège d'un évêché, il est fort possible que le diocèse soit seulement en gestation. On perçoit le même phénomène pour Nice qui est représentée à Arles par un diacre et un exorciste. Il reste que leur présence témoigne de l'existence d'une communauté suffisamment organisée pour que l'on éprouve le besoin de la voir représentée lors de cette réunion majeure.

Archéologiquement, hors du dossier de la cathédrale, certaines pièces découvertes anciennement témoignent de la christianisation de la cité et de ses abords. Il s'agit d'abord de traces d'une élite inhumée dans des sarcophages à décor chrétien. Deux cuves de sarcophages nous sont parvenues, l'une est déposée dans la cathédrale, l'autre est conservée au musée lapidaire d'Avignon. Il s'agit de pièces attribuables au IV^e siècle, plus probablement dans son dernier quart. Dans les deux cas, la face principale porte dans sa partie centrale la figure du Christ tenant une croix gemmée*, encadrée par deux panneaux ornés de strigiles*, tandis qu'aux extrémités sont représentés des saints. La cuve visible à Avignon a été trouvée dans l'espace suburbain au sud, non loin de l'église Saint-Jean (Fig. 2) ; elle est composée du Christ placé au centre, compris dans une arcature, tenant la croix gemmée* et agenouillée à ses pieds, un adorant, les extrémités sont occupées par Pierre et Paul en situation d'acclamation. Les petits côtés comportent un décor d'écaillés. Le sarcophage de la cathédrale, dont on ne peut préciser la provenance, est formé de deux pièces de marbre assemblées. Il est orné sur ses quatre faces, la face principale comprend au centre le Christ à la croix et aux extrémités deux personnages en situation d'acclamation. De façon exceptionnelle, sur la plate-bande supérieure, sont inscrits les noms des personnages : il ne s'agit pas d'apôtres mais des martyrs Sixte II et Hippolyte, assez fréquemment associés dans

l'iconographie romaine. Les petits côtés comportent deux couples de personnages qui sont identifiables comme les évangélistes du fait du nom qui surmonte l'un d'entre eux : *Iohannes*. La face antérieure a simplement un décor d'écaillés. Le musée Calvet conserve aussi un fragment de couvercle qui présente à l'angle une tête en méplat suivie de la scène du Christ remettant les clefs à saint Pierre et d'un génie ailé accostant le cartouche de l'épithaphe. Ces pièces proviennent des abords de la cité. À l'extérieur des remparts, vers le sud, devait s'étendre une importante nécropole chrétienne. Dans des actes du cartulaire d'Apt, datés du X^e siècle, est mentionnée une *terra sanctuaria*, qui correspond à une possession de l'Église cathédrale qui peut garder le souvenir de la nécropole qui s'étendait dans cet espace. Elle était sise en bordure d'une voie majeure, dite voie antique ou voie publique conduisant à Marseille. Dans ce même espace sont mentionnées plusieurs églises. Dès 877 est attestée l'église dédiée à saint Geniez (martyr arlésien). Au début du XI^e siècle dans les cartulaires d'Apt et de Saint-Victor de Marseille sont énumérés Saint-Geniez, Saint-Jean, Saint-Vincent et Saint-Paul, certains de ces monuments peuvent être des fondations de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge en relation avec la fonction funéraire de l'espace. Aujourd'hui, il ne reste en élévation que l'abside de l'église Saint-Vincent en bordure de la route de Rocsalère qui par sa facture se rattache à une reconstruction du XII^e siècle.

Un autre élément lapidaire remarquable peut témoigner d'un lieu de culte implanté aux abords de la cité, il s'agit de la vasque des Tourettes, découverte au XIX^e siècle sur ce terroir, cette vasque en marbre devait orner une de ces églises (Fig. 3). De forme rectangulaire, le fragment correspond à la face antérieure, elle est divisée en deux parties, la partie basse est formée d'une moulure, la partie haute d'un bandeau. Sur celui-ci, au centre est gravé un cercle contenant un chrisme* accosté de l'alpha et de l'oméga. Des trous de fixation permettent de restituer un monogramme en métal qui divisait une inscription en langue grecque : *nipsamenos proseukou* - « fais ta prière après t'être lavé ». Il s'agit indubitablement d'un des premiers témoignages de ce qui deviendra le bénitier. Pour ce qui est de sa datation, diverses indications permettent de proposer le VI^e siècle. Dans un de ses sermons, Césaire d'Arles évoque le rite du lavement des mains : « *que tous les hommes qui désirent communier lavent leurs mains et que toutes les femmes déploient des voiles de lin immaculé où elles recevront le corps du Christ* ».



Fig. 2: Cuve de sarcophage chrétien conservée au musée lapidaire d'Avignon - Photo : Y. Codou



Fig. 3: Vasque des Tourettes - Photo : Y. Codou

Il nous faut attendre les premières décennies du V^e siècle pour être assurés de l'existence d'un évêque et donc d'un siège épiscopal. Il s'agit de l'évêque Castor qui apparaît dans une lettre du pape Boniface en 419. On est informé plus précisément sur sa personnalité et sa spiritualité, fortement marquée par le milieu monastique, grâce aux œuvres de Jean Cassien. Celui-ci lui dédie les *Institutiones*³ et, lors de la rédaction des *Collationes*, il nous apprend que Castor vient de décéder. Ce personnage d'évêque s'insère dans un important mouvement spirituel épiscopal : si nous le saisissons de manière finalement fugace, il marque sans doute profondément la christianisation de la vallée d'Apt.

L'église cathédrale, espace polarisant de la ville médiévale

L'église de l'évêque, la cathédrale, par son implantation dans la ville de l'Antiquité démontre bien cette notion de

ville chrétienne, elle s'affirme comme un marqueur visuel et un espace de polarisation de la cité (Fig. 1).

L'édifice que l'on connaît aujourd'hui s'est implanté dans un contexte monumental antique remarquable. Il prend place dans un espace ouvert délimité au nord par le théâtre et au sud par le forum, élevé sur un podium (Fig. 4). Cette localisation n'est pas sans évoquer le site de la cathédrale d'Aix bâtie sur le forum. L'implantation au cœur de la cité reste à dater, il n'est pas exclu que cela soit réalisé dès l'Antiquité tardive. La découverte de sépultures ensevelies dans des sarcophages dans les caves à quelques mètres du monument actuel et datées des VII^e-VIII^e siècles, ainsi qu'un fragment de plaque de chancel*, orné d'entrelacs encadrant des croix fleuronées et des rosaces, de la fin du VIII^e siècle, permettent s'assurer que l'édifice religieux est présent dès les VII^e-VIII^e siècles à cet emplacement.

3. Voir Cassien (1965). Sur ce personnage majeur, on peut se reporter au travail de Paul-Albert Février, 1986.



Fig. 4 : Témoignages monumentaux du théâtre antique présent aux abords de la cathédrale, arcs du théâtre mis au jour lors de la création de la place Carnot - Coll. R. Bruni

La cathédrale du haut Moyen-Âge

De la cathédrale du haut Moyen Âge sans doute certaines élévations nous sont parvenues, mais elles restent difficiles à identifier. Par contre les sources écrites nous informent sur l'existence d'une cathédrale double, dans

les protocoles de plusieurs actes, il est fait référence à deux églises dédiées à sainte Marie et saint Castor. Ce qui permet de supposer l'existence d'une cathédrale formée de deux lieux de culte proches, phénomène observable dans d'autres sièges épiscopaux. À ces deux églises étaient attachés deux groupes de clercs distincts, les chanoines de Sainte-Marie et les serviteurs de Saint-Castor (Didier *et al.*, 1967)⁴. La dévotion à l'évêque Castor transparaît aussi à travers les références à sa fête qui se déroule le 19 septembre (Ibid.)⁵. Au Moyen-Âge existait un troisième monument dédié à saint Jean. Selon certaines hypothèses, il peut correspondre à un baptistère, mais les informations restent ténues et ce monument n'est attesté qu'assez tardivement⁶. Associée au siège épiscopal, une église Saint-Pierre était sans nul doute un monument d'importance et a donné son nom au quartier Saint-Pierre au nord-est de la ville médiévale. Cet édifice est mentionné plusieurs fois dans le cartulaire (Ibid.)⁷. En 976, un acte nous apprend qu'il est alors reconstruit sous l'action des chanoines (Ibid.)⁸. Les restes de ce monument furent détruits lors du réaménagement du quartier.

La cathédrale carolingienne a fait l'objet de travaux importants, tout au moins en ce qui concerne son décor. En témoigne le grand nombre de plaques de chancel réemployées dans la construction romane, plus particulièrement dans les cryptes. Le fragment le plus ancien était réutilisé dans le sol de la sacristie : il figure un ensemble de torsades qui encadrent des rosaces à huit pétales et deux croix fleuronées, ce type de décor s'apparente à des œuvres de la fin VIII^e siècle (Fig. 5 & 6). Nous signalerons aussi les deux plaques qui ornent le plafond de la crypte inférieure. L'une est ornée dans sa partie centrale d'une tige, à partir de laquelle s'épanouissent douze feuilles, encadrées de rinceaux* de feuilles de vignes et de grappes. La seconde porte en son centre une croix à rinceau stylisé, comprise dans un cadre formé d'une tresse de



Fig. 5 : Plaque de chancel fin VIII^e s. aujourd'hui déposée dans le trésor de la cathédrale - Photo : Y. Codou



Fig. 6 : Pilier de chancel orné d'entrelacs réemployé dans la crypte romane - Photo : Y. Codou

cinq brins. Du fait de son aspect légèrement courbe, elle peut correspondre à une plaque d'ambon*⁹.

Le chantier du XI^e siècle

Au XI^e siècle, comme dans bien d'autres cas, alors que s'épanouissent les premières expériences romanes, des travaux importants touchent la cathédrale. C'est sous l'épiscopat d'Alphant d'Agoult qu'un chantier d'envergure est engagé. Dans un acte de 1056, par lequel il fait des dons aux chanoines, Alphant exprime sa volonté de recons-

truire la cathédrale (Ibid.)¹⁰. Une fois encore ce sont les actes du cartulaire, plus que les données architecturales, qui nous permettent de restituer les modifications majeures qui sont alors opérées. Dans les actes désormais plus de pluriel pour désigner des églises mais une seule église ou s'impose la dédicace à la Vierge comme dédicace majeure mais à laquelle est toujours lié le vocable de Castor. Ce changement de désignation correspond à une restructuration de la cathédrale, qui de deux églises distinctes passe à une église à deux nefs. Parallèlement à ce chantier, Alphant va être à l'origine de l'invention du

4. Ch. X, 906. Des communautés canonicales doubles se retrouvent à Aix, Carpentras et Nice.

5. *Ad festivitatem sancti Castoris*, Ch. XXVI, 976 ; in *festivitate sancti Castoris* : Ch. XLVII, 998.

6. Les statuts du chapitre mentionnent l'église majeure et les églises Saint-Jean et Saint-Paul. Jean Sabathéry, choisi en 1372 par le pape Grégoire XI pour opérer la réforme du chapitre d'Apt, ordonne au chapitre III : « les chanoines seront dans l'obligation de réparer et couvrir les églises Saint-Paul et Saint-Jean qui tombent en ruine ». Le prix-fait de construction de la tour de l'horloge (beffroi communal) en date de 1561 précise que la tour sera élevée : « au lieu où est la chapelle du sieur Beissan au devant et dessus des portes de la grande église cathédrale dudit Apt et de Saint-Jean... rompre et démolir les murailles de la dite chapelle du sieur Beissan jusque à la crote qui est au dessous des portes de la dite église et de Saint-Jean. » Lors de la vente des biens nationaux le 9 juillet 1791 est mentionnée la vente d'un bâtiment dépendant du chapitre au contact du Beffroi : « où sont les caves de St Jean et les greniers du chapitre ».

7. *Dono Sancto Petro sedis Aptense*, Ch. XXV, 976 ; *dono ad ecclesiam Sancti Petri nec non et consortia chanonicorum sedis Aptensis*, Ch. XXXIX, 991-992.

8. *Teneant ipsi fratres presbyteri seu canonici qui Sancto Petro volunt reaedificare*, Ch. XXV, 976.

9. Nous ne livrons pas ici un inventaire complet de ces divers éléments. Pour une analyse globale, on peut se reporter à deux travaux restés hélas dactylographiés : Buis (1975) pp. 146-148 et Jouve (1983) p 41-43.

10. Ch. LXXXVI.



Fig 7: Façade sud de la cathédrale, rue des Marchands, où se perçoivent les élévations en moellons assisés, attribuables au chantier du XI^e siècle, qui se distinguent du moyen appareil finement layé visible dans les parties supérieures et lié au chantier du XII^e siècle - Photo : Y. Codou

culte d'Auspice martyr et premier évêque de la cité¹¹. Le chantier de la cathédrale et des dépendances canoniales qui débute dans la décennie 1050 se poursuit en 1076. Alors qu'Alphant vient de décéder, Rostang d'Agout assure l'entretien des ouvriers de la cathédrale et réalise des dons pour la « fabrique » (Ibid.)¹². Vers 1097, le chantier est toujours en cours puisqu'un personnage qui se prépare à partir pour Jérusalem fait un don pour sa « restauration » (Ibid.)¹³.

De cette cathédrale du XI^e siècle, il est difficile d'assurer l'attribution d'élévations conservées. Néanmoins, il nous semble probable que les organisations observables dans la cathédrale du XII^e siècle - une église à deux nefs et une crypte - reprennent des volumes mis en place au XI^e siècle. On peut formuler l'hypothèse que les parties appareillées en moellons équarris aux joints gras bien visibles dans le mur sud (rue des Marchands) et partiellement dans la façade occidentale peuvent appartenir à ce chantier (Fig. 7) (Jouve, 1983, pp. 156-157). De même, on soulignera que l'abside sud est désaxée par rapport à sa nef, cette situation s'expliquant sans doute par le fait que l'abside correspond dans son élévation en moellons assisés à l'abside du monument du XI^e siècle.

Pour ce qui est des cryptes qui sont ménagées sous le chœur de la nef majeure, on retiendra un acte qui mentionne la tombe de Castor et de façon plus générale la topographie des autels : *ante altare Sanctae Mariae et Sancti Castoris [...] ante altare Domini Dei Salvatoris et sancti Castoris sepulcrum*¹⁴. Les autels de la Vierge et de Castor correspondraient aux autels principaux de l'église cathédrale, tandis que le vocable du Sauveur serait lui attaché à la crypte où repose le corps de Castor¹⁵. Pour conforter cette argumentation, nous ajouterons que la mention du vocable du Sauveur, où est inhumé Castor, apparaît aussi

dans la Vie médiévale du saint évêque mais cette fois-ci en utilisant le terme de crypte (Février, 1986, p. 390). Aujourd'hui, les cryptes superposées qui se développent sous le chœur de la nef majeure appartiennent pour l'essentiel de leurs élévations au chantier du second âge roman. Néanmoins, elles conservent des élévations des cryptes du chantier du XI^e siècle. La crypte inférieure comporte un volume quadrangulaire voûté d'un berceau plein cintre assez bas. On y accède par un couloir couvert de grandes dalles dont les deux plaques comportant des motifs d'entrelacs. La partie voûtée vient s'appuyer sur un mur en hémicycle qui correspond indubitablement au mur d'une abside antérieure. L'aménagement de la pièce voûtée a entraîné un surcreusement qui fait qu'aujourd'hui s'observent les fondations de cette abside¹⁶. Il semble probable que dans un premier temps ait été réalisé un volume voûté fermé, où étaient déposés un ou des corps saints, Castor et peut-être Auspice, surmonté d'une crypte.

Un nouveau programme de grande ampleur au second âge roman

Bien que le programme architectural du premier âge roman soit toujours en cours à l'extrême fin du XI^e siècle, la cathédrale connaît de nouveau un chantier d'envergure à partir de la seconde moitié du XII^e siècle, chantier qui ne sera achevé que dans le premier quart du XIII^e siècle¹⁷. La cathédrale actuelle conserve l'essentiel des élévations de ce monument du second âge roman¹⁸ (Fig. 8). L'édifice apparaît au premier abord comme un monument « classique » bien illustratif de l'art roman de la Provence occidentale, fortement imprégné de l'influence antique que ce soit dans ses choix architecturaux comme dans son vocabulaire décoratif. Pourtant le plan du XII^e siècle reste atypique avec une nef majeure accostée d'un seul collatéral au sud. Cette composition ne se comprend qu'en prenant en compte l'histoire du monument sur un temps long. Le choix de conserver la topographie à deux nefs du

XI^e siècle, héritée elle-même des églises doubles du haut Moyen-Âge offre un plan spécifique à deux nefs accolées. Pour autant, les constructeurs établissent une hiérarchie entre les deux volumes et traitent d'une certaine façon la nef sud comme un collatéral. La nef nord, dédiée à la Vierge, s'affirme comme la nef majeure par ses dimensions et ses fonctions liturgiques tandis que la nef sud, sous le vocable de Castor, est plus étroite et moins élevée. La nef septentrionale était l'église épiscopale, tandis que la nef méridionale était celle des chanoines. Dans le mur sud du chœur méridional est visible une porte obturée qui permettait aux chanoines d'accéder à ce volume depuis les bâtiments canoniaux qui y étaient accolés. Ces nefs comportent quatre travées, les travées occidentales ayant alors un traitement spécifique, ainsi qu'on le verra à la suite. La nef majeure a connu plusieurs remaniements aux XVIII^e et XIX^e siècles qui ont en particulier entraîné la destruction de sa voûte et de son abside. Le chœur de cette église nord est l'objet de toutes les attentions. C'est là que se développent les cryptes qui sont surmontées de la travée de chœur couverte d'une coupole, elle-même surmontée du clocher qui émerge au-dessus des toitures et qui est encore un marqueur visuel de la cité. La travée de chœur de la nef majeure, précédant l'abside aujourd'hui disparue, de plan barlong* est couverte d'une coupole et supporte le clocher (Fig. 9). Le carré sur lequel repose la coupole est formé par un dispositif d'arcs en encorbellement. Le passage du plan carré au plan octogonal est réalisé à partir de trompes qui portent les symboles des évangélistes. Cette coupole est surmontée par un clocher cubique, il est couvert d'un toit pyramidal supporté par une voûte en arc de cloître (Fig. 10). Les faces sont percées de baies géminées séparées par des demi-colonnes¹⁹. Les choix architecturaux traduisent un recentrement liturgique qui focalise la sacralité vers le chœur de la nef majeure²⁰. Cette organisation, malgré la volonté de conserver cette topographie double, traduit une nouvelle conception monumentale non plus fondée

11. C'est à partir de son épiscopat qu'apparaît le nom d'Auspice généralement associé aux vocables antérieurs de la Vierge et de Castor Didier *et al.* (1967) : *Sancti Auspicii martyris et episcopi primi ecclesiae hujus sancti Castori episcopi et praeclarissimi confessoris*, Ch. LXXXVIII, 1056 ; *Deo domino nostro et sancte Mariae matri domini nostri Jesu Christi, et sancto Auspicio martyri et episcopo, et episcopo praecipuo Castori et confessori nobilissimo*, Ch. XI, acte faux ; *Do et concedo, Deo et Sanctae Mariae et Sancto Auspicio et Sancto Castoris et omnibus episcopis in eadem Sede*, Ch. CXV ; *Dono Sanctae Mariae predicta sedis et servis Dei in commune viventibus et ecclesiae Sanctae Mariae et altaribus Sancti Auspicii et Sancti Castoris*, Ch. LXXXVIII, 1056. Dans le *De institute dei et martiri Auspicii*, E. Cartier, bibliothèque Calvet, ms 1781, p. 212-213, la découverte des reliques est mise en relation avec un programme de reconstruction de l'église : *fabrica basilicae construenda* et il est fait mention du maître d'œuvre : *exactor operis*.

12. Ch. XCIV.

13. Ch. XCVI.

14. Cet acte est un faux daté « Au temps de Charles », il semble devoir être attribué à la seconde moitié du XI^e siècle, Didier *et al.*, 1967, Ch. XI. D'autres actes évoquent un autel dédié à Auspice qui reste difficile à localiser : *ecclesia Sanctae Mariae et altaribus Sancti Auspicii et Sancti Castoris*, Ch. LXXXVIII, après 1056.

15. Nous nous différencions là d'une tradition historiographique locale qui proposait de considérer que Saint-Sauveur, où se trouvait le tombeau de Castor, était un monument séparé de la cathédrale.

16. L'historiographie traditionnelle a voulu voir dans ce mur un monument antique sans présenter aucun argument crédible. Cette hypothèse a été analysée en détail dans Jouve, 1983, pp. 133-136.

17. Pour une approche d'ensemble des chantiers des cathédrales provençales au premier et second âge roman, voir Codou, 2015.

18. Les modifications de la fin du Moyen Âge et de la période moderne furent réalisées en élevant de nouvelles constructions dans la partie septentrionale, occupée antérieurement par un cimetière, et touchèrent assez peu les structures romanes.

19. On accédait au clocher par un escalier à vis ménagé dans un contrefort extérieur, au contact de l'angle nord-ouest de la coupole.

20. Voir Jouve (1983) et en particulier les conclusions des pages 155-156.

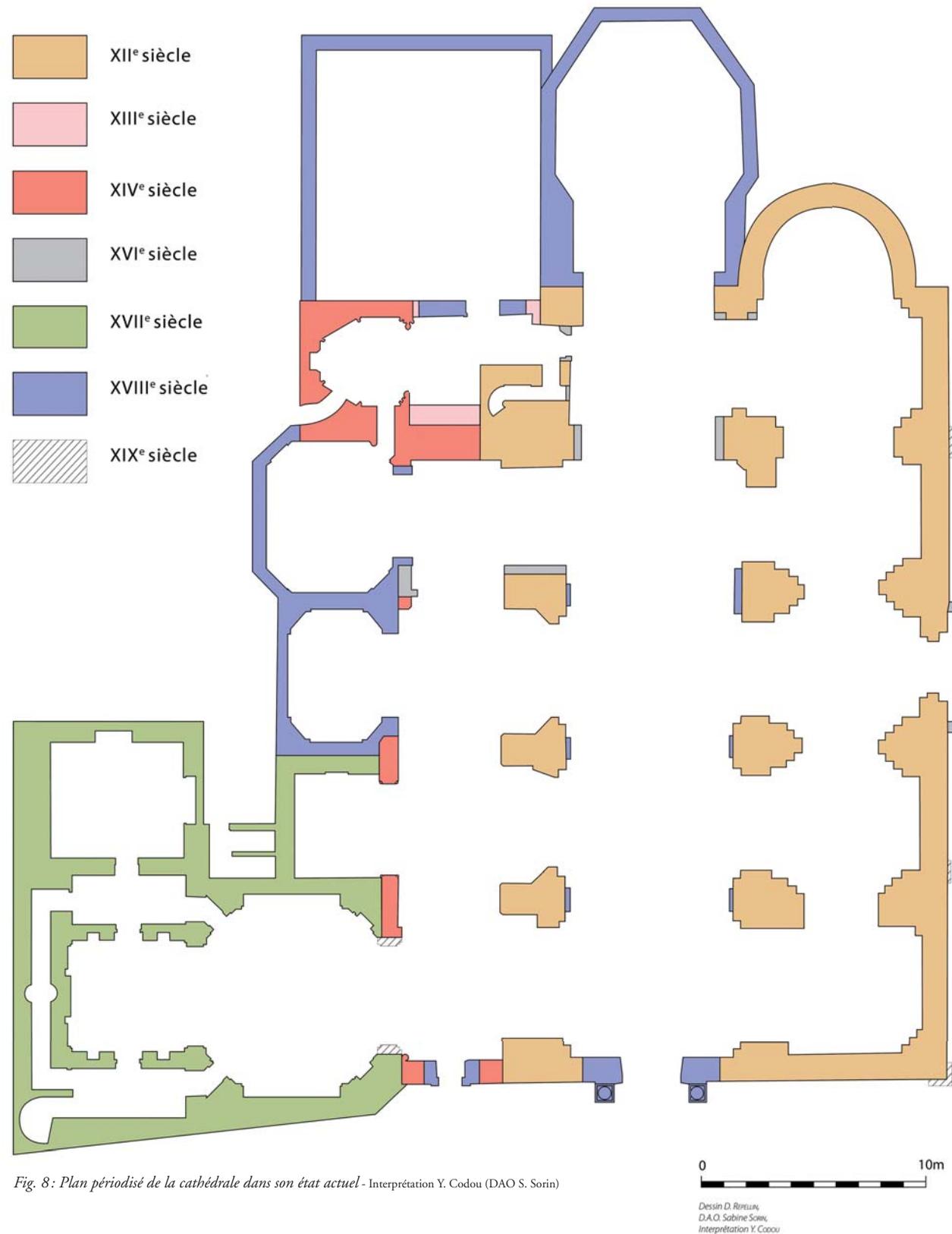


Fig. 8: Plan périodisé de la cathédrale dans son état actuel - Interprétation Y. Codou (DAO S. Sorin)

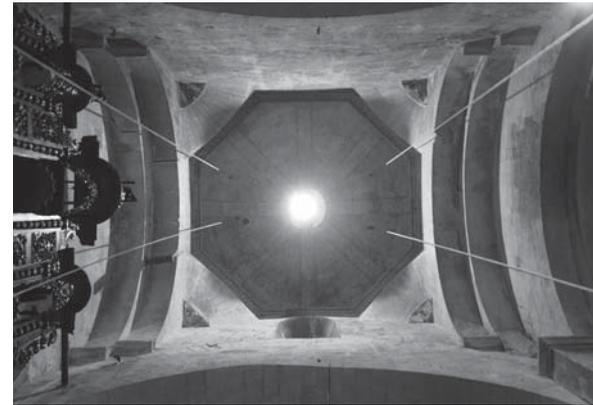


Fig. 9: Coupole du XIIe siècle surmontant le chœur - Photo : Y. Codou



Fig. 10: Clocher roman avant restauration vers 1983 - Photo : Y. Codou

sur une juxtaposition de monuments aux fonctions dissociées mais pensée selon une organisation rationnelle entre des volumes hiérarchisés. Une volonté d'unification, une nouvelle spatialisation du sacré prévalent au XII^e siècle.

Les espaces du chœur et des nefs, plus particulièrement pour la nef majeure, étaient nettement individualisés par des différences de niveaux liées à la présence de la crypte. Ainsi des travaux réalisés en 1861 - lors de percement d'un accès axial aux cryptes - ont permis d'observer que le

sol roman était à l'origine à 1,75 m en dessous du niveau actuel. Cela conduit à restituer un chœur qui se trouvait à plus de 2,50 m au-dessus du sol de la nef.

La nef sud a connu peu de modifications. La communication entre ces deux nefs à partir d'arcades a entraîné des choix de voûtements spécifiques composés d'un plein cintre comportant des lunettes de pénétration. Cette réalisation s'affirme comme exceptionnelle dans l'architecture romane, elle démontre les capacités d'innovation de l'atelier qui œuvre sur le monument²¹. Cette nef conserve des arcatures latérales profondes en comparaison avec les arcatures de la nef septentrionale pourtant réalisées par le même atelier. Cette situation peut s'expliquer par le fait que ces arcades sont engravées dans des murs préexistants de la construction du XI^e siècle et ont pour fonction de réduire la portée de la voûte, beaucoup plus basse que la voûte de la nef nord, ce qui permet de ménager au-dessus de la toiture de cette nef des baies hautes qui éclairent la nef majeure. La contemporanéité de ces deux nefs ne fait aucun doute, la cohérence des marques lapidaires et des décors végétaux qui ornent les impostes et les corniches témoignent de l'activité d'une même équipe.

Les travées occidentales restent les plus difficiles à restituer dans leur organisation. L'observation des élévations extérieures démontre que ces deux travées étaient surélevées par rapport au reste des deux nefs. Nous soulignerons qu'à la période moderne jusqu'au début du XVIII^e siècle cet espace comportait une tribune, elle-même communiquant avec un porche élevé à l'avant de l'entrée occidentale de la cathédrale²². Cela amène à restituer un possible massif occidental ou une composition qui pourrait se relier aux tours à tribune mais dont l'aspect reste difficile à préciser. Dans la façade sont lisibles les traces d'une grande rose qui surmontait la porte et qui a été obturée lors des travaux du XVIII^e siècle²³.

Les cryptes qui ont été réalisées au XI^e siècle connaissent des remaniements conséquents, en particulier pour la crypte supérieure (Fig. 11). Celle-ci, mise à part l'accès axial depuis la nef ménagée au XIX^e siècle, a conservé sa structure du second âge roman, remarquable par son

21. L'originalité de ce voûtement a été signalée par Pérouse de Montclos, 1982, pp. 114 et 181.

22. Boze (1820), p. 416: « La tribune où les magistrats avaient leur place, était située entre le second et le troisième pilier de la nef du Corpus Domini; de la tribune on allait au chœur, bâti dans la grande nef, au-dessus de la porte, et qui s'étendait jusqu'au milieu de l'église. Il paraît qu'on avait d'abord placé l'orgue en face de la tribune. En entrant dans l'église on passait sous un portique, où l'on récitait les premières oraisons sur les enfans, avant de les porter aux fonts baptismaux; ce portique était couvert d'une terrasse à plein pied du chœur, où l'on faisait la bénédiction des Rameaux. » Jouve (1983): pp. 102-106.

23. Elle est à rapprocher des roses de la première moitié du XIII^e siècle conservées sur les façades des cathédrales de Digne, Sisteron et Embrun.

ambiance austère - où seule de simples modénatures forment le décor des impostes -, la perfection de la stéréotomie et l'équilibre des volumes. Les accès originels étaient ménagés de part et d'autre, au nord depuis peut-être un espace extérieur dans un premier temps et au sud à partir du chœur de la nef méridionale. On pénétrait alors dans une nef, divisée en cinq vaisseaux de deux travées, séparées par des piliers quadrangulaires, supportant un voûtement mixte, soit des arêtes, soit des berceaux. Vers l'est est ménagée dans la partie centrale une petite abside précédée d'une travée droite. Autour se développe un déambulatoire qui est mis en relation avec l'abside par des baies plein cintre.

L'étude des élévations du second âge roman démontre que nous avons là un ensemble cohérent qui s'est adapté aux contraintes des volumes hérités du XI^e siècle. Le chantier s'est déroulé, selon une démarche classique, de l'est vers l'ouest. Les chœurs, jusqu'à la partie de l'extrados de la coupole, sont réalisés en premier, puis les deux nefs et le programme se termine par la réalisation des dernières travées, de la façade occidentale ainsi que l'érection du clocher au-dessus de la coupole. Les marques lapidaires ou leur absence ainsi que les décors des corniches et des chapiteaux démontrent l'intervention d'au moins deux équipes²⁴. Dans la sculpture, nous saisissons dans le chœur comme dans les nefs des œuvres qui appartiennent au répertoire classique du second âge roman provençal. Les parties extérieures offrent une belle série de chapiteaux présents dans la baie orientale de la coupole et dans les baies des fenêtres hautes du mur gouttereau sud de la nef majeure (Fig. 12). Ils ont reçu des traitements variés qui néanmoins renvoient toujours à un même vocabulaire qui démontre la réalisation par un même atelier. La baie de la coupole possède des corbeilles ornées d'acanthes épineuses qui se retournent en volutes aux angles où des grappes de raisins sont suspendues, pour les baies ouvrant au sud se développe un vocabulaire dérivé du modèle corinthien, où domine un motif d'acanthes épineuses. De cette série, aux motifs très cohérents, se distinguent nettement les chapiteaux qui ornent le clocher. Il s'agit de réalisations dépouillées, on pourrait dire austères, où



Fig. 11 : Vue de la crypte supérieure - Photo : Y. Codou

dominant des feuilles plates, ou feuilles d'eau, qui renvoient à des œuvres de la fin du XII^e-début XIII^e siècle.

Pour ce qui est de la datation du monument du second âge roman, nous proposerons la seconde moitié du XII^e siècle. C'est sans doute sous l'épiscopat de Pierre de Saint-Paul (1162-1182) qu'est engagé ce programme. Les sources écrites évoquent des personnages en charges de travaux tel un *Stefanus magister*, mentionné en 1180, qui est chanoine²⁵. Une année avant, en 1179, est rapporté le transfert des reliques de l'évêque Castor qui peut correspondre à l'engagement de travaux dans la cathédrale et le

24. Les zones qui ne comportent pas de marques lapidaires correspondent à la façade occidentale ainsi qu'au clocher. Pour le clocher, sa base sans doute élevée en même temps que la coupole comporte quelques marques lapidaires mais celles-ci sont absentes des parties hautes. Si les marques lapidaires sont un bon indicateur pour suivre les différentes phases du chantier certaines s'imposent comme spécifiques et sont à considérer comme de véritables signatures. Il s'agit ici du nom Ugo. Celui-ci n'est présent que dans le chœur de la nef principale : sur le tympan de la porte d'accès à la crypte et dans la coupole qui surmonte la crypte. Codou, 2007, ici p. 273-281.



Fig. 12 : Fenêtres hautes de la nef majeure (1983) - Photo : Y. Codou

déplacement des reliques du saint évêque, où inversement à la remise en place de ses reliques dans la crypte achevée²⁶. Le chantier se poursuit sous l'épiscopat de Guirand de Viens (1186-1193)²⁷ et peut être de Geoffroy (1208-1221) pour ce qui est de l'achèvement de la façade occidentale et du clocher.

25. Nous n'avons pas retrouvé cette source, elle est mentionnée par Barruol (1977), p. 349.

26. « Pierre de Saint-Paul il fit la translation des reliques de St Castor le 4e des ides d'août, on le mit dans une coisse de cyprès avec cette inscription : *Haec sunt reliquiae beatissimi castoris aptensis episcopi et confessoris praecipui, cujus autem translatio facta est quarto idus augusti, anno ab incarnato domino 1179 aptensis ecclesiae Petro existente episcopo.* » Copie du XIX^e siècle d'un manuscrit du début du XVIII^e s., coll. Marc Dumas, fol. 181. Boze (1820), p. 39.

27. Guirand reçoit un privilège de l'empereur, daté du 2 juillet 1193, l'autorisant à réaliser des travaux au sein de la cité d'Apt : J.-H. Albanès, *Gallia christiana novissima*, Montbéliard, 1899, instrumenta col. 134, acte IX. Ce document peut correspondre aux travaux qui touchent la cathédrale et plus globalement le groupe épiscopal puisqu'il semble bien que le cloître soit réalisé par le même chantier.

28. « Il envoya chercher en ville quatre chanoines et quatre magistrats de la ville qui avaient la clé et nous conduisit dans une grande crypte. Là ils ouvrirent toutes les serrures et nous montrèrent la tête de sainte Anne et sa sainte dépouille [...] Item, le doyen me fit aussi recopier l'office et la messe de sainte Anne comme on la célèbre à Apt. » Le pèlerinage de Hans Von Waltheim en l'an 1474, dans *Provence historique*, fasc. 166, 1991, p. 539-540. Sur ce personnage, voir Paravicini, 1991.

L'expansion du culte de sainte Anne et de nouvelles mutations architecturales du XV^e au XIX^e s.

Durant la période moderne l'édifice connaît de multiples adjonctions qui vont transformer son plan à deux nefs. Celles-ci traduisent les temps de prospérités et surtout l'évolution des formes de dévotion. Dès lors, par ces multiples ajouts entre le XV^e et le XVIII^e siècle, l'histoire architecturale de la cathédrale d'Apt offre un catalogue de styles, ce qui fait dire à l'abbé Rose, en 1842, dans son *Tableau de l'Église d'Apt* : « La bizarre variété des parties de cet édifice, construit en différents temps et sous divers évêques, sans suite de plan ou d'idée arrêtée, offre par ses irrégularités, un ensemble si étrange qu'on le définirait volontiers, un rendez-vous d'églises ». Ce rendez-vous d'églises est étroitement lié à l'histoire des vénéraisons locales. Les premiers siècles se relient au culte de Castor. Le XI^e siècle connaît le développement des dévotions à Auspice, saint évêque martyr. Sous les épiscopats de la famille Bot, au XIV^e siècle, vient s'adjoindre le culte secondaire de l'abbé Martian. Enfin, à partir du XV^e siècle, s'impose la vénération des reliques de sainte Anne qui entraîne la constitution de trois chapelles successives. La sacralité renouvelée du lieu est donc le déterminant de programmes architecturaux qui font de cette cathédrale le témoin majeur de la religiosité de la communauté aptésienne.

L'histoire du culte des reliques de la mère de la Vierge reste encore un sujet de discussion. Il est indéniable que la dévotion liée à la présence de ses reliques en ce lieu s'affirme à partir de la fin du XIV^e siècle et s'impose durablement au XV^e siècle. L'évêque Jean Fillet (1390-1410) popularise la dévotion en obtenant de Benoît XIII, le 17 avril 1404, un privilège apostolique qui confirme la présence du corps de sainte Anne dans l'Église d'Apt. Dès lors ce culte des reliques d'Anne²⁸ est désormais installé

et connaît un certain rayonnement. En 1474, un voyageur allemand, Hans Von Waltheym, visite les principaux lieux saints de Provence et, passant par Avignon, il réalise un détour spécialement à Apt pour y vénérer les reliques d'Anne. Elles sont alors déposées dans la chapelle érigée au début du XIV^e siècle et que divers textes désignent par le nom de Trésorerie²⁹. À la fin du XV^e siècle cette chapelle s'avère trop étroite, une seconde chapelle plus importante est érigée en l'honneur de la sainte, à l'est de la première chapelle. De cette construction il ne nous reste hélas que peu de traces puisqu'elle fut remplacée au XVIII^e siècle par la sacristie. Nous avons néanmoins un témoignage de la structure architecturale de cette chapelle à travers un ex-voto, conservé au musée d'Apt, daté de 1642, qui représente la chapelle avec une grosse chasse sur le gradin de l'autel et au-dessus, dans une niche, les bustes-reliquaires de sainte Anne entre saint Castor et saint Auspice. Aux XVI^e et XVII^e siècles, le culte de sainte Anne poursuit son expansion, en témoigne l'ouvrage daté de 1615, « *Le sépulchre de Madame Sainte Anne* », rédigé par M. Le Grand, procureur du roi à Apt. Face à l'importance du pèlerinage et des miracles, illustrés par les ex-voto conservés au musée d'Apt, la chapelle élevée à la fin du XV^e siècle s'avère de nouveau insuffisante. C'est en 1643 que débute un important programme architectural qui donne lieu à l'érection de la « chapelle royale » dédiée à sainte Anne, titre lié à la visite de ce lieu par la reine Anne d'Autriche en 1660. Lors de l'engagement du chantier, il est précisé que le plan du monument a été dressé par l'architecte avignonnais François des Royers de la Valfenière. Ce chantier se déroule durant sept ans, mais doit s'arrêter en 1650 du fait de problèmes financiers. Le chantier est repris en 1655 sous la direction d'Esprit Rochas, architecte de l'Isle-sur-la-Sorgue. Le transfert des reliques et la consécration ont lieu en 1664. Pour les décors, nous savons qu'ils sont réalisés par le sculpteur aixois Jean-Claude Rambot (1621-1694), qui poursuit ses interventions après la consécration. La conception d'ensemble envisage une certaine indépendance au regard du reste de la cathédrale. À l'origine, cet aspect était renforcé par l'existence d'un mur percé de deux portes, là où se trouve aujourd'hui l'arcade qui ouvre sur le collatéral nord. Dès le XVIII^e siècle, ce dispositif est remplacé par une grille en fer. En plan, la construction se compose d'une travée de plan centré, surmontée d'un

dôme et prolongée vers le nord par un chœur quadrangulaire (Fig. 13 en page 22). Extérieurement, nous saisissons cette compartimentation entre la travée surmontée du dôme et l'espace plus intime de la partie directement au contact des reliques. La première travée est un espace lumineux. Un carré aux angles abattus est scandé de pilastres doriques. Au-dessus de ce premier niveau, se déploie un tambour circulaire supporté par des pendentifs. Ce volume est percé de huit fenêtres séparées par des pilastres corinthiens qui soutiennent la coupole.

Le chœur est couvert d'une voûte à caissons. Un autel occupe l'extrémité, surmonté d'une niche monumentale ménagée pour les reliques d'Anne et des autres saints de la cité. Latéralement, soutenant la voûte, les murs sont organisés selon une formule de portiques superposés scandés par des colonnes. Aux angles nord de la travée du dôme, sont ménagées des portes qui permettent d'accéder à un couloir de circulation autour du chœur. À l'extrémité septentrionale, un escalier à vis donne accès à la partie supérieure où se retrouve la même organisation de couloir percé de baies permettant d'être en contact visuel avec le chœur et les reliques. La richesse du décor déployé dans cette partie rompt avec la simplicité et un certain dépouillement de la travée du dôme, parti-pris de théâtralisation lié à la présence des reliques.

Durant la période révolutionnaire le monument devient temple de la Raison. Les transformations concernent surtout les autels, onze d'entre eux sont détruits, et certains tableaux sont masqués d'une peinture grisée. Le Concordat de 1801 marque la suppression du diocèse d'Apt rattaché à celui d'Avignon. Le XIX^e siècle connaît une remise en état du monument et quelques apports nouveaux liés à une reprise de la dévotion à la mère de la Vierge. En 1827, à l'instigation du Comte de Martignan, sous-préfet d'Apt, est engagée la restauration de la chapelle Sainte-Anne. Ces travaux sont d'une certaine importance : reprise des dorures, nouveaux décors peints. Les huit statues qui occupent les niches présentant les Évangélistes dans la rotonde et les évêques d'Apt dans le chœur de la chapelle sont réalisées en 1831. En 1861, les cryptes connaissent une modification majeure. Afin de faciliter les dévotions, un large accès axial est ouvert dans la nef majeure. Il remplace l'accès par un étroit couloir,

à partir du collatéral sud, au contact de l'embranchement conduisant au chœur. Ces aménagements sont remarquables, si l'on considère que les reliques de la cathédrale sont alors déposées dans la chapelle Sainte-Anne. Ils témoignent d'une dévotion attachée à des lieux de mémoire plus qu'aux reliques elles-mêmes. En 1877 est fondue à Paris, sur la maquette du sculpteur aptésien Joseph Elzéar Sollier, élève de David d'Angers, la statue d'Anne protégeant la cité qui surmonte le dôme de la chapelle (Fig. 14 en page 22). Elle se rattache à la série de statues de la Vierge érigées sous le Second Empire.

La constitution du trésor de la basilique Sainte-Anne d'Apt

Apt est une petite cité épiscopale remarquable par la multiplicité des saintetés qui y sont attachées. Le développement du culte de sainte Anne, aïeule du Christ, et des autres saints (particulièrement Auspice, Castor, Martian, Elzéar et Delphine) intimement liés à la cité va contribuer à placer la ville sur le devant de la scène.

Autour des reliques des saints, s'organise le trésor qui réunit des objets qui s'imposent par leur valeur dévotionnelle, leur richesse et leur intérêt esthétique. Le trésor de Sainte-Anne d'Apt présente aujourd'hui des pièces exceptionnelles, voire uniques (Fig. 15 en page 22).

Au sein du trésor, on distingue tout d'abord les pièces les plus précieuses que sont les reliquaires de saints. Beaucoup d'objets sont des dons de laïcs, de chanoines ou d'évêques. Ces derniers se distinguent en particulier par la confection de reliquaires.

La période des croisades marque un temps fort dans la composition des trésors. À Apt, cela est illustré de façon remarquable par le voile de sainte Anne, tissu fatimide*, fabriqué à Damiette à la fin du XI^e siècle.

Les dévotions à sainte Anne qui se développent au XV^e siècle entraînent des dons de pièces profanes à la cathédrale, tels des coffrets de mariage en bois stuqué et polychromé ou des coffrets en ivoire.

Certes, ce trésor eut à souffrir de la période révolutionnaire mais plusieurs pièces furent épargnées car, malgré leur rareté et leur intérêt esthétique, elles n'étaient pas réalisées en métal précieux. Indirectement, les événements de la période révolutionnaire ont aussi enrichi le trésor à travers des pièces antérieurement conservées dans les couvents. À Apt, c'est en particulier les objets liés à Elzéar et Delphine, qui se sont trouvés déposés à la cathédrale.

Au trésor traditionnel, sont venus s'ajouter au XIX^e siècle et plus encore au XX^e siècle des pièces liées aux célébrations liturgiques. En particulier depuis Vatican II, on a vu disparaître les pompes qui entouraient les offices. Ainsi les passementeries, chasubles, étoles ou les éléments d'orfèvreries, tels les ciboires, sont passés, pour les plus remarquables, de la sacristie à la salle du trésor, aménagée au début des années 1950.

Les pièces emblématiques du trésor de la basilique Sainte-Anne

Le voile de sainte Anne

Ce voile constitue la pièce maîtresse du trésor de la basilique Sainte-Anne. Le voile est constitué d'une toile de lin très fine de 3,10 m de long sur 1,51 m de large, sur laquelle est appliqué un décor de tapisserie de fil d'or, de soie verte, bleue, rouge et noire et de lin blanc. Cette pièce était destinée à la confection d'une « abd », c'est-à-dire un manteau ample toujours porté aujourd'hui au Proche et Moyen-Orient. Pourtant, il n'a jamais été cousu pour réaliser le manteau et est resté tel qu'il est sorti du métier.

Les inscriptions contenues dans les médaillons brodés indiquent qu'il a été tissé pour le calife fatimide al-Musta'î sous le vizirat d'al-Afdâl en 1096 ou 1097 dans le tiraz privé de Damiette (Fig. 16 en page 22).

Si on ignore tout des circonstances dans lesquelles il est arrivé à Apt, il est vénéré comme relique de contact depuis plusieurs siècles. Il est l'un des rares exemplaires au monde de tissu fatimide conservé dans son intégralité.

Étudié par les érudits et les savants depuis le milieu du XVII^e siècle, le voile est conservé jusqu'au début du XX^e siècle dans une gourde vénitienne en verre scellée. Il est ensuite remplacé par une copie peinte sur toile et placé dans le coffre-fort de la sacristie pour des raisons de conservation. Le voile est classé Monument historique en 1907.

Il est restauré une première fois en 1933 dans les ateliers de la Manufacture nationale des Gobelins à Paris. À son retour, il est conservé dans la sacristie, avant de rejoindre la salle du trésor, nouvellement aménagée en 1952. À l'occasion de son prêt pour l'exposition « Trésors fatimides du Caire » proposée en 1998 par l'Institut du Monde arabe, le voile fait l'objet d'une nouvelle restauration par Béatrice Girault-Kurtzemann à Orange en 1997. À l'issue de sa restauration et de son exposition, le voile réintègre le trésor dans une vitrine à atmosphère contrôlée réalisée sur mesure.

29. Un acte 1425 est daté de la chapelle Sainte-Anne autrefois appelée la Trésorerie : *in capella Sancte Anne que vulgariter est appellata thesauraria dicte ecclesie. Terris* (1876), p. 175.



Fig. 13: Vue du mur du chœur de la chapelle Sainte-Anne
Photo : Y. Codou



Fig. 15: La salle du trésor de la basilique Sainte-Anne
Photo J. Abellan pour la Ville d'Apt



Fig. 16: Détail du médaillon central du voile de sainte Anne - Photo S. Požezvara



Fig. 14: Dôme de la chapelle Sainte-Anne surmonté par la statue de la sainte œuvre de J. E. Sollier
Photo : Y. Codou



Fig. 17: La gourde qui contenait le voile de sainte Anne
Photo J. Abellan pour la Ville d'Apt



Fig. 18: La face principale de la châsse de saint Pierre
Photo J. Abellan pour la Ville d'Apt



Fig. 19: La face principale d'un des coffrets de mariage
Photo J. Abellan pour la Ville d'Apt



Fig. 20: La statuette de l'Enfant-Jésus dans son berceau actuel
Photo J. Abellan pour la Ville d'Apt

Une autre verrerie est également présente dans le trésor. Vraisemblablement fabriqué en Égypte au milieu du XIV^e siècle, ce vase est classé Monument historique en 1898. Il est attesté dans la cathédrale depuis le début du XVII^e siècle et renfermait autrefois des reliques minimes de sainte Anne, ainsi que quelques pièces de monnaie. Cette verrerie en verre blanc soufflé et décor végétal sur fond bleu émaillé est caractéristique des verreries mameloukes.

Des chasses reliquaires en émaux de Limoges

Le trésor en conserve deux. La première est dite « châsse de saint Pierre ». Elle se présente sous la forme d'un coffret quadrangulaire en bois, couronné par un toit à double pente et recouvert de plaques de cuivre émaillé en champlévé* et doré avec fonds vermiculés.

Les deux grandes faces de la châsse offrent chacune une décoration très différente (Fig. 18).

La face principale présente saint Pierre au centre, entouré de deux apôtres et surmonté du Christ nimbé, également entouré de deux apôtres. La face opposée est décorée de motifs de rinceaux fleuris, répartis dans deux registres superposés.

Cette châsse témoigne de la maîtrise et des influences des émailleurs de Limoges dans le dernier quart du XII^e siècle. Elle a été présentée dans plusieurs expositions au XX^e siècle et est classée Monument historique depuis 1898.

La seconde est plus tardive. Elle est datée du milieu du XIII^e siècle et est classée Monument historique depuis 1902. Elle se présente également sous la forme d'un coffret quadrangulaire en bois, couronné par un toit à double pente et est recouverte de plaques de cuivre dorées et émaillées. Les décors des deux faces principales sont

très différents. La face principale présente des statuette identiques, sans bras ni jambe, en relief de 6 cm de haut tandis que le revers se compose d'un décor de rosaces émaillées blanches et rouges.

Coffrets en bois et en ivoire

Le trésor expose trois coffrets qui étaient vraisemblablement d'abord offerts en cadeaux de mariage ou destinés à des usages profanes, avant de devenir des legs pieux. Deux de ces coffrets sont en bois stucqué polychrome et doré. Ils sont de facture italienne de la seconde moitié du XIV^e ou du début XV^e siècle. Ils sont classés Monuments historiques depuis 1902 (Fig. 19). L'un présente des scènes d'amour courtois, ainsi que des oiseaux dans un décor végétal. L'autre est orné d'animaux réels et fabuleux dans un décor végétal.

Le troisième coffret est en ivoire peint de facture arabe. Il a très probablement été fabriqué en Sicile au XIII^e siècle. Il est classé Monument historique en 1907. Il est décoré de médaillons à motifs d'entrelacs, d'antilopes et d'oiseaux, eux-mêmes encadrés par des palmettes, fleurons et oiseaux.

Objets liés au culte de Saint Elzéar et Delphine

Le trésor conserve trois objets provenant de l'ancienne église des Cordeliers à Apt, lieu de sépulture des époux Elzéar et Delphine. Les deux premiers sont des fragments du tombeau de saint Elzéar de Sabran. Ce tombeau, édifié entre 1371 et 1373, a disparu à la Révolution mais plusieurs fragments sont aujourd'hui conservés dans des institutions publiques françaises ou américaines. Les deux statuette sont en albâtre et relatent des miracles de saint Elzéar. Elles sont classées Monuments historiques depuis 1907. La première représente la résurrection de Bertrand Flotte, mort de fièvre à Digne en 1326 et la seconde, le sauvetage d'un enfant tombé dans le Rhône en 1323, lors du passage du cercueil du saint à Avignon.

Le troisième objet est une statuette d'Enfant-Jésus en bois polychrome et doré du XIV^e siècle (Fig. 20). Elle est classée Monument historique depuis 1907. Elle proviendrait de l'oratoire personnel du roi Robert de Naples qui, sur le conseil de la reine Sanche, son épouse, l'aurait offerte à Elzéar de Sabran et son épouse. Cette statuette aurait fait l'objet d'une dévotion particulière de la part des deux époux qui l'emmailloiaient trois fois par jour et la prenaient dans leur bras comme s'il était leur enfant. Elle est devenue un objet d'une dévotion populaire dès

le milieu du XVII^e siècle, spécialement de la part des femmes stériles ou des mères qui réclamaient la guérison de leurs enfants. Placée ensuite dans un petit berceau, la statuette a donné naissance à une tradition populaire : les couples ayant des difficultés à avoir un enfant venaient remuer le berceau de l'Enfant-Jésus, qui au fil du temps est devenu « le berceau de sainte Anne ». En provençal, on disait « *bouléga lou brès de Santa Anna d'At* ».

Enfin, un dernier objet est lié à la Bienheureuse Delphine. Il s'agit d'un tableau XV^e siècle, classé Monument historique en 1907, représentant les funérailles de Delphine en 1360.

Ornements liturgiques et autre mobilier

Le trésor présente plusieurs chasubles, chapes ou voiles de calices, dont certains sont réputés avoir été offerts par la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, en 1660 lors de son pèlerinage à Apt.

Plusieurs objets liés au culte sont également présentés, tels que des chapelets de la fin du XVI^e siècle et du XVIII^e siècle, une boîte à hostie du XVIII^e siècle en marqueterie de paille, des vases aux saintes huiles en argent de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècles, des bannières de procession du XIX^e siècle, etc.

En dehors du trésor, plusieurs autres reliquaires, ornements liturgiques, sculptures, tableaux, etc., sont conservés dans divers espaces de la basilique.

Un état des objets mobiliers

En 2017, la ville d'Apt a initié son « plan objet » de la basilique Sainte-Anne. Celui-ci consiste en un inventaire exhaustif des objets mobiliers conservés dans l'édifice, destiné notamment à établir un plan de conservation préventive et curative si nécessaire.

Ce travail a conduit à proposer au classement au titre des Monuments historiques trente-huit objets conservés dans la basilique en 2019.

Aux côtés de ceux conservés actuellement dans la salle du trésor, qui fait l'objet de visites guidées très régulières, il convient de signaler que plusieurs objets, reliques et reliquaires sont toujours conservés dans les coffres-forts de l'église. Citons notamment un très riche ensemble de manuscrits liturgiques du XI^e au XVIII^e siècle, comportant des bréviaires, antiphonaires, graduels, lectionnaires, tropaires, hymnaires, sacramentaires, un obituaire et autres registres de l'ancien chapitre (Fig. 21).

Actuellement, l'essentiel des bustes reliquaires et des châsses des saints patrons aptésiens est conservé dans la niche reliquaire de la chapelle Sainte-Anne. Les bras reliquaires sont, eux, exposés dans les deux petites niches vitrées ménagées en 1902 dans cette même chapelle.

Enfin, de nombreux tableaux sont exposés dans la basilique elle-même. Comme le souligne Fernand Sauve (1903) au début du XX^e siècle, « *Il y a peu d'église comme celle d'Apt pour avoir une profusion de tableaux, il y en a partout, sur les pilastres qui retiennent la voûte, sur les murs latéraux, dans l'intérieur des chapelles, le chœur en est garni, c'est un véritable musée de tableaux* ». En effet, aux côtés des ex-voto peints, en partie conservés au Musée d'Apt, déposés par les fidèles entre le XVII^e et le XIX^e siècle, la basilique conserve plusieurs tableaux du XVI^e au XIX^e siècles.

La restauration des tableaux du chœur

À partir de 1705, un chantier de grande ampleur s'ouvre dans la cathédrale d'Apt. Il aboutira, entre autres, à la construction d'un nouveau chœur, d'un nouveau portail et à l'exhaussement de la nef majeure. En 1707, l'évêque et les chanoines décident de vendre une partie du trésor de sainte Anne pour faire face aux dépenses. Au printemps 1708, cette vente assure des ressources amplement suffisantes, ce qui permet, en plus des travaux de maçonnerie, de prévoir des travaux d'embellissement : stalles du chœur, remplacement des orgues, commande de tableaux, etc.

Une fois ces gros travaux terminés, une commande de seize tableaux de grand format est passée à un atelier de peintres aptésiens, les Delpèch. Cet atelier est constitué du père, Jérôme (1649-1748) et de deux de ses fils : Pierre-Joseph (1678-1756) et Christophe (1693-1772). Ces peintres locaux sont attestés par plusieurs réalisations en pays d'Apt, mais demeurent relativement méconnus.

Les Delpèch composent neuf tableaux représentant des scènes de la vie de la Vierge pour le chœur et sept de la vie du Christ pour la nef. Témoins majeurs de l'œuvre de cet atelier local, les tableaux du chœur ont aujourd'hui besoin d'être restaurés (Fig. 22). En effet, en 2004, pour restaurer le chœur lui-même, les neuf tableaux de la vie de la Vierge ont été décrochés et stockés provisoirement dans un grand cube en bois qui occulte tout le collatéral sud de la cathédrale.



Fig. 21 : Détail du Livre d'Heures de sainte Delphine, XIV^e siècle
Photo S. Požévara



Fig. 22 : Les tableaux du chœur avant leur dépose - Photo G. Tournillon

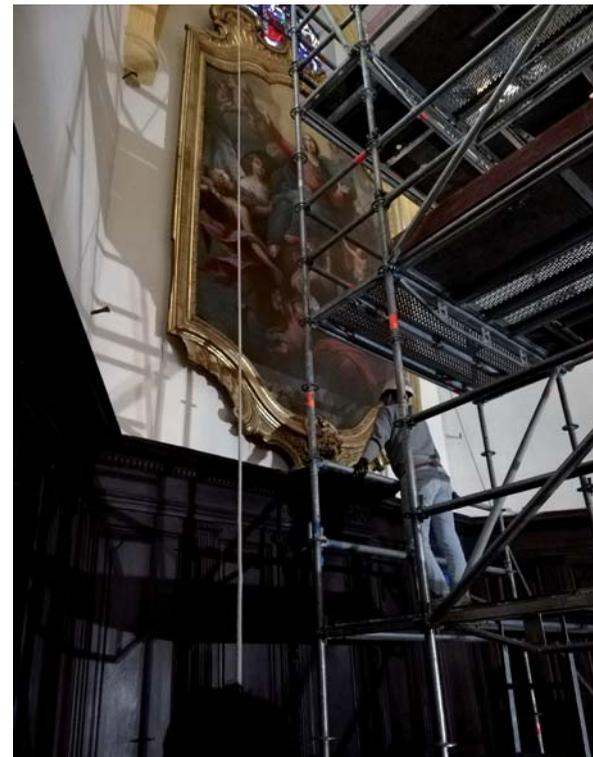


Fig. 23 : L'Assomption en cours de raccrochage, février 2020 - Photo S. Požévara

En 2017, la ville d'Apt a lancé le programme de restauration de ces tableaux. Les trois premiers tableaux ont quitté la cathédrale en février 2018. Les cadres sont partis en restauration à Avignon et les toiles et châssis ont été conduits au CICRP (Centre Interrégional de Conservation et Restauration du Patrimoine) à Marseille. Après une étude scientifique attentive en 2018, qui a permis de déterminer leurs principales caractéristiques (type de toile, de préparation, de pigments etc.), ils ont été restaurés en 2019 et ont retrouvé le chœur de la cathédrale en février 2020. (Fig. 23).

Les 6 tableaux restants sont, à leur tour, partis en restauration en février 2021. Ils devraient pouvoir être raccrochés dans le chœur au milieu de l'année 2021. En parallèle des travaux sur le mobilier, la Ville d'Apt a engagé des travaux de remise aux normes de l'électricité et de l'éclairage de sa cathédrale. Elle prévoit ensuite des travaux de restauration des chapelles du Rosaire et Sainte-Anne.

Bibliographie indicative, publications récentes

BARRUOL Guy, 1977. *Provence romane*, t. II: la Haute Provence. Zodiaque, La Pierre-qui-Vire, 435 p.

BOZE Abbé Elzéar, 1820. *Histoire de l'Église d'Apt*. Trémolières, Apt, 440 p.

BUIS Micheline, 1975. *La sculpture à entrelacs carolingienne dans le Sud-Est de la France*. Thèse de III^e cycle, Université de Provence, Aix-Marseille I, dactyl., 3 vol., 337 p.

CASSIEN Jean, 1965. *Institutions cénobitiques*, éd J.-C. Guy, coll. Sources chrétiennes, Le Cerf, Paris, 531 p.

CODOU Yann, 2007. La consécration du lieu de culte et ses traductions graphiques: inscriptions et marques lapidaires dans la Provence des XI^e-XII^e siècles, in MEHU Didier (éd.), *Mises en scène et mémoires de la consécration de l'église dans l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols (Collection d'études médiévales de Nice n°7), pp. 253-282.

CODOU Yann, 2015. Les temps des cathédrales: temps et rythmes des chantiers de cathédrales en Provence de l'Antiquité tardive au XIII^e siècle. *Provence historique*, t. LXV, fasc. 257, pp. 43-78.

CODOU Yann & JOUVE-CODOU Martine, 2015. Apt, Sainte-Anne, in CODOU Yann & PECOUT Thierry, dir. *Cathédrales de Provence*. La Nuée bleue, Strasbourg, pp. 182-197.

CODOU Yann & POËZEVARA Sandra dir., 2019. *Saintetés aptésiennes: trésors, architecture et dévotions dans une cité épiscopale*. Musée municipal, Apt, 248 p.

DIDIER Noël, DUBLED Henri & BARRUOL Jean, éd., 1967. *Cartulaire de l'Église d'Apt* (835-1130?). Dalloz, Paris, 312 p.

FEVRIER Paul-Albert, 1986. Saint Castor, évêque d'Apt et son culte. *Provence Historique*, fasc. 146, pp. 379-398.

JOUVE Martine, 1983. *Étude de la cathédrale d'Apt*. Maîtrise d'histoire, Université de Provence, Aix-Marseille I, dactyl.

PARAVICINI Werner, 1991. Hans von Waltheym, pèlerin et voyageur. *Provence historique*, fasc. 166, pp. 434-464.

PEROUSE DE MONTCLOS Jean-Marie, 1982. *L'architecture à la française du milieu du XVI^e s. au milieu du XVIII^e s.* A. & J. Picard, Paris, 352 p.

ROSE Abbé Elzéar Vérán, 1842. *Tableau de l'église d'Apt sous la cour papale d'Avignon*. Aubanel, Avignon, 664 p.

SAUVE Fernand, 1903. *Monographie de la ville d'Apt (Vaucluse). La ville et le terroir, la société, les institutions, histoire civile et religieuse, biographies aptésiennes*, dans Annuaire Vaucluse, Apt, 127 p.

TERRIS Paul, 1876. Sainte Anne d'Apt ses traditions, son histoire, d'après les documents authentiques. Seguin, Avignon, 185 p.

Glossaire

Ambon

Pupitre, placé à l'entrée du chœur, dans une église ou tribune fixe d'où sont lus les textes sacrés. Il sert à poser des livres saints et comme appui lors du prêche.

Barlong (adj.)

En architecture, désigne un volume transversalement allongé. Le massif barlong est un parallélépipède disposé de la sorte qui surmonte la croisée du transept et est couronné par le clocher.

Champlevé

Technique de travail de l'émail utilisée dans les arts décoratifs qui consiste à ôter un peu de matière pour y incruster de l'émail.

Chancel

Dans l'architecture ecclésiastique, le chancel est une clôture basse en bois, en pierre ou en métal qui sépare la nef où sont réunis les fidèles du chœur réservé au clergé. Il est souvent constitué de grandes plaques pleines ou ajourées.

Chrisme

Symbole chrétien datant du christianisme primitif. Il est formé des deux lettres grecques I (*iota*) et X (*khi*) - des initiales de Ἰησοῦς Χριστός (« Jésus-Christ ») - puis des deux lettres grecques X (*khi*) et P (*rhô*) - des deux premières lettres du mot Χριστός (« Christ ») - l'usage de cette dernière graphie s'est imposé sur la première.

Croix gemmée

Croix latine ornée de pierres précieuses (gemmes).

Fatimide

Le califat fatimide est une branche de l'Islam chiite qui étendit son pouvoir sur la totalité de la rive sud de la Méditerranée entre 909 et 1171. À partir de 969, le calife régnait depuis l'Égypte où se trouve le port de Damiette.

Rinceau

Motif ornemental constitué d'une arabesque de feuillages, de fleurs ou de fruits, sculptée ou peinte.

Strigiles

En archéologie, on appelle « strigiles » des canelures décoratives à tracé sinueux.